

« Belle de jour » et belles d'autrefois

André Belleau

Volume 10, Number 1 (55), January–February 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29588ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belleau, A. (1968). Review of [« Belle de jour » et belles d'autrefois]. *Liberté*, 10(1), 52–53.

chroniques

le cinéma

"belle de jour" et belles d'autrefois

Belle de Jour, c'est la fin d'une époque et d'un certain érotisme. On ne se sent pas le coeur d'aller dire à Bunuel, qui a soixante-sept ans et qui est un grand artiste, que sa critique sociale commence à tourner à vide faute d'enclencher la réalité présente et que son érotisme manifeste les situations, les fantasmes et les objets d'un temps qui n'est plus le nôtre.

Ce qui donne le change sur Bunuel depuis quelques années est son incomparable puissance d'expression. L'acuité de la présence et la précision du rythme en sont les signes les plus évidents. De ce point de vue, les premières séquences de son *Saint-Simon* valent un chef-d'oeuvre. Mais déjà cependant, *Viridiana*, réussite incontestable au plan de l'expression cinématographique, témoignait d'une sur-simplification des personnages, d'une tendance au bi-dimensionnel efficace assez fâcheuses. En revanche, *l'Ange exterminateur* retrouvait la profondeur inépuisable du mythe et l'ambiguïté des grandes oeuvres. L'érotisme admirable du *Journal d'une femme de chambre* ne nous parut pas anachronique car il s'insérait dans l'époque révolue de l'entre-deux-guerres. Mais ce film singulier, sûrement l'un des plus beaux de Bunuel, nous rappelle malheureusement, ô surprise, que son surréaliste auteur fut aussi le contemporain d'hommes et de femmes qui lisaient Octave Mirbeau et Marcel Prévost.

Il y a là un grand paradoxe: Baudelaire, semble-t-il, nous a quittés hier alors qu'on jurerait que Mirbeau est mort depuis des centaines d'années. Mon propos ici n'est pas de reprocher à Bunuel d'avoir pris son bien chez le Mirbeau de la belle époque ou le Kessel des années trente. Tout le monde sait qu'au cinéma, les mauvais romans donnent de grands films et les grands romans, des navets. Je veux tout simplement indiquer combien

l'érotisme, lorsqu'il est lié à des objets, des styles vestimentaires, des rapports sociaux déterminés, risque de vieillir vite. Rien de commun entre Mirbeau, Bunuel et Kessel sinon un monde où il y a des domestiques, où Madame rentre pour le dîner les dessous tout froissés, où Monsieur va au bordel. C'est l'érotisme de la jarretelle. Ajoutez, chez Bunuel, la fatalité de la maison close et de la prostituée propre à la tradition catholique méditerranéenne. (Ceux qui en douteraient sont priés de consulter *Mère Méditerranée* de Dominique Fernandez.)

Cette *Belle de jour*, décidément, n'est plus d'aujourd'hui. Et puisque nous sommes sur ce chapitre de l'érotisme — réalité primordiale dans l'oeuvre de Bunuel — avouons sans détour qu'on a plus de chances d'en trouver un qui nous exprime et nous convienne dans *l'Avventura*, *le Mépris*, *Une femme mariée*, *la Guerre est finie* et *le Silence*. On respire dans ces films alors qu'on étouffe dans celui de Bunuel. Il lui manque ces abîmes dans le regard qu'avait Louise Brooks jouant Loulou. Je m'en souviens bien davantage que de ses bas ou du "ceinturon brodé" de sa hanche chanté par Jouve.

L'érotisme, ça ne pardonne pas.

ANDRÉ BELLEAU